

PAS DE PITIE POUR LES BORLOKS

CHAPITRE PREMIER

Pour la troisième fois au moins, je tente de passer mon message à Margaret.

– Nous rentrerons ce soir vers 7 ou 8 heures, chérie. Ne nous attends pas pour dîner, nous aurons sûrement cassé la croûte sur place. Sinon, nous piquerons dans les réserves.

Aussi fermée qu'une huître à tout ce qui ne sort pas de sa sainte télé, ma douce ne daigne même pas acquiescer d'un signe de tête. Quand on dit que trop d'information tue l'information... Un peu plus chaque jour, la chaîne Fox me porte sur les nerfs. Margaret y est scotchée du matin au soir, de temps en temps aussi du soir au matin. Pour me faire entendre, il faudrait carrément que je glisse ma bobine dans la lucarne magique. Mais ça, c'est une autre paire de manches. Les médias audiovisuels et moi, on n'est pas au mieux. Surtout si c'est Fox.

Mets-toi à la chasse au renard, ironise ma voix intérieure.

J'embraye sur un nouvel essai de communication verbale, pas plus transformé que les précédents. Du coup, j'adopte une tactique radicale. Je vais me planter pile devant l'écran pour récupérer sur la table du salon l'édition de la veille du *New Sun*, dont je n'ai en vérité nul besoin.

– Syd, s'il te plaît... Ecarte-toi, et ne jette surtout pas ce journal !

– Pardon, *darling*, bien sûr que non, fais-je d'un air faussement contrit avant de débiter derechef ma litanie.

Et là, un miracle. Tout petit, mais réel.

– Pas de problème, chéri. Je ne vous attendrai pas.

Ouf ! Message reçu, au moins pour l'essentiel. Bud et moi, ce soir, on n'aura pas les cowboys du NYPD aux fesses. Ne rigolez pas, ça nous est déjà arrivé. Et repiquer pour « Perdu de vue » version américaine, commandité par ma douce aux abois, ah non, merci !

– Ne jette pas ce journal, je t'en prie, répète ma chère épouse. L'article d'hier de ton collègue sur ce malheureux Larry Conway est sublime... Tu en dis quoi, toi, de ce pauvre jeune homme ?

Inutile que je réponde à cette question de pure rhétorique. Quel que soit mon avis sur le sujet, Margaret n'y prêtera nulle attention. Tout ce qui compte pour elle, c'est ce dont la Fox l'abreuve sur le cas de conscience national posé par « le héros foudroyé ». Et ça fait déjà deux semaines que dure ce calvaire...

Il n'y a pas de justice divine. La grande clémence du Très-Haut, celle dont je croyais, gamin, qu'elle était la rivale de la Sainte Vierge, il y a belle lurette qu'elle a bouclé ses malles.

Pensez donc.

Larry Conway s'est retrouvé héros à 18 ans. Mais un héros décoré des médailles *no future, exit, game over*. Récompensé par un aller simple pour le coma sans retour, pour avoir foncé tête baissée et sauvé un malheureux qui allait périr carbonisé dans sa maison en feu. Légumisé à vie — à mort, ne nous voilons pas la face — parce qu'il n'a pas hésité à se ruer dans les flammes et à leur arracher leur victime. Belle consolation, en revanche, il est médiatisé comme jamais martyr ne le fut.

Ce bas monde est à hurler de désespoir. Enfoncé dans un marasme planétaire insondable. Je suis bien placé pour le savoir, depuis dix ans que le *New Sun* a été métamorphosé en l'un de ces *tabloïds* hebdomadaires qu'autrefois, je n'aurais jamais gratifiés d'un regard furtif même pour tout l'or des Incas. Quand le canard de James Funnigan a été racheté par le groupe de Rupert Murdoch, je n'ai pas vu venir le coup tout de suite. Encore moins lorsqu'on m'a proposé le poste de *features editor*, donc le fauteuil et le bureau de J.F., assorti d'un quadruplement de mon salaire antérieur, primes non comprises. Dès lors, mon singe d'avant, promu *managing editor* et déménagé dans un luxueux placard doré de *big boss* catégorie *honoris causa*, a quasiment cessé de me taper sur le système.

La mue du journal s'est produite après, de façon insidieuse. Moi, j'étais pour ainsi dire sous anesthésie, trop bien installé dans ma nouvelle situation pour songer à la rébellion contre la politique

révolutionnaire, déontologiquement écœurante, imposée ni vu ni connu par ce vieux renard diabolique de Voldemort... pardon, Murdoch.

Matériellement parlant, la famille Gordon est vite arrivée au septième ciel. Et elle y est toujours, ce qui ne compte pas pour des prunes. Une jolie maison sur Long Island, au bord de l'océan et avec vue sur les flots. Piscine d'eau douce, couverte, chauffée et bouillonnante si besoin. Parc paysagé avec jardinage et arrosage automatisés, le pied intégral. Chacun sa voiture : une *Fiat 500* série spéciale *Hello Kitty* pour Margaret, une *Mini Cooper* rouge rubis pour Bud, un 4 x 4 *Jeep Grand Cherokee* bleu canard — la couleur préférée des journalistes, c'est bien connu — pour votre serviteur. Quant à notre intérieur domestique, pas la peine d'énumérer son équipement, nous avons tout. C'est Margaret qui l'a déclaré indirectement et en gros sabots, il y a quelques semaines, en voyant notre terrible rejeton débarquer avec sa nouvelle copine de passage, la première fille de couleur... prononcée qu'il nous ait présentée.

– Il ne nous manquait plus que ça !

Quand je vous affirme qu'on a tout...

Et pourtant, ça ne va pas. *Je* ne vais pas.

Très estimé lecteur, je vois vos yeux s'écarquiller, vos sourcils dessiner des points d'interrogation. Tandis qu'une ritournelle enfantine transmise par mon ancien biographe résonne dans ma tête, traduisant votre question muette.

Trou du c..., de quoi donc te plains-tu ?

Je vais m'efforcer de faire précis, Sire, concis et succinct.

Voilà, c'est parti.

Pour garder ce tout, cela fait des années que j'ai gardé le cap. Contre vents et marées, ou plutôt contre tempêtes et tsunamis s'enflant régulièrement sous mon crâne. Car ce cap, tout de renoncement professionnel et de négation personnelle, m'emmène droit vers le gouffre. J'en ai bien conscience. *Burn out* ou mort lente dans la déprime, l'ennui et le chagrin, j'ignore comment je finirai. Ce que je sais, c'est que ce sera bien avant que les moules aient des dents.

Ou que Larry Conway revienne à la conscience.

Dire qu'il y a des benêts qui y croient encore...

Oh, pas les parents du gamin, qui ont intégré le sens et les implications de l'expression « mort cérébrale », même si cette vérité atroce leur est insoutenable. Ils réclament qu'on débranche leur enfant, qu'on arrête les machines qui font survivre la coquille vide qu'est devenu son corps, et ça me paraît humainement normal.

Les benêts, ce sont les *antis*. Ceux qui ouvrent leur claque-merde pour s'insurger contre cette « odieuse requête » au nom d'une religion, quelle qu'elle soit. Encore que, quand j'écris qu'ils y croient encore... Je penche plutôt pour une fausse foi simulée, pour une hypocrisie comédienne qui me révulse. Ça me donne bien plus envie de vomir que la fumée puante des cigares toscans indissociables de mon *big boss*. Grenouilles de bénitier, crapauds des grandes mares politiques, reptiles visqueux des cloaques d'extrême droite pissent tout leur fiel sur le courage de ces « parents indignes », et se repaissent de tous les détails du cas Larry Conway pour jouter avec une violence guerrière sur la problématique de l'euthanasie.

Comme si ces affaires de conscience et d'amour, d'ordre purement intime et privé, devaient être arbitrées par d'autres que les proches des malheureux morts-vivants...

Fermez vos gueules, et foutez la paix à ces pauvres gens !

Ça me démange d'aller crier ma colère dans la rue et sur les ondes. De la placarder à la une du *New Sun*, où j'entre tous les matins avec l'impression croissante de venir me prostituer. Depuis que j'ai franchi la quarantaine, c'est encore pire qu'avant. J'ai de plus en plus honte de faire ce que je fais, de livrer du grain à moudre à ceux et à ce que je hais par-dessus tout.

Elle est belle, l'ère de l'*information divertissante* !¹

Et sa mode détestable qui veut que l'on présente sur n'importe quel sujet tous les points de vue, même les plus débiles ou les plus abjects, comme s'ils étaient d'égale valeur ou crédibilité... Rappelez-

¹ L'*infotainment*, contraction des mots *information* et *entertainment*, consiste à diffuser 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 des *news* destinées non pas à éduquer ni à informer, mais à *divertir* une population de plus en plus abrutie... (Note de Sydney Gordon)

vous le lamentable débat d'opinions sur la rotondité réelle ou fausse de la Terre et vous aurez compris, sans dessin, où je me carre cette pratique !

Avec Larry Conway, on a atteint le triste sommet de la stratégie électoraliste à base de tactique populiste. Et le fond de l'abîme, pour la déontologie des médias.

Mais que fais-je encore dans cette galère ?

De plus en plus souvent, quand je *me* réfléchis dans la glace de la salle de bains, je me dis que je suis malade, complètement malade. Que seul un lama du Tibet, et pas des Andes, réussirait à s'arracher au gouffre de ma dépression. Parce qu'un lama du Tibet est éduqué à bouder le monde environnant, selon le premier précepte de la religion *boudiste* dont il obéit aussi au second précepte et, à ce titre, n'a pas de femme.

A *fortiori*, de femme tombée accro à Fox, à l'abomiffreux gominoxydable Glenn Beurk — pardon, Glenn Beck — dont l'efficacité clystérique en tant que laveur de cerveaux et con-formateur (en deux mots) de neurones fait un véritable Mathusalem médiatique.

Et normalement, puisque le lama n'a pas de femme, il n'a pas de fils.

Alors que moi...

J'en ai un. Mais, de plus en plus, c'est comme si je n'en avais pas. Bud et moi, nous incarnons la parfaite illustration de la dérive des continents. Je serais bien incapable de vous dire depuis combien de temps nos plaques tectoniques s'écartent l'une de l'autre, vu notre chronologie familiale plutôt confuse. Etant donné que Bud a 17 ans et qu'il en avait à peu près 11 quand nous avons cessé de jouer tous les deux au baseball dans le jardin, vous pourrez bien faire le calcul vous-même, cher lecteur.

Le brillant Wegener² nous a-t-il dès lors frappés ? Ou a-t-il attendu encore un peu avant d'amorcer entre mon fils et moi la faillette — ou la galerie de même nom, mais à ciel ouvert — devenue maintenant aussi large que l'Atlantique ? Qu'importe... En tout cas, il a eu le concours d'une armée de taupes modèles, sûrement les 50 meilleures en stratégie consumériste sur fond d'addiction des masses, dont je ne vous citerai pas ici tous les noms, grades et faits de guerre.

Car c'est bien d'une guerre dont il s'agit, à mon humble avis. Même que c'est la plus grande de tous les temps puisque le théâtre des opérations est la Terre tout entière, en simultané total. Et l'enjeu, l'asservissement hypnotique progressif de toute la population du globe.

J'accuse la Gorgone, comme disait Zola...

J'accuse la pieuvre planétaire aux milliards de tentacules, la cybertoile poisseuse dans laquelle s'engluent mes concitoyens et semblables, les consoles individuelles d'abord, les jeux en ligne ensuite, les réseaux *anti*-sociaux, les casinos, les magasins et les hôtels de passe virtuels, les pourvoyeurs de drogues et de fantasmes intangibles, et le Grand *Et Coetera* que vous connaissez aussi bien que moi.

En synthèse, vous l'aurez saisi, Bud est une espèce de *geek*. Pas tout à fait à 100 %, ce dont je me réjouis. Sa fraction libre n'est certes pas énorme, mais bon... Tant qu'elle existe et laisse un petit peu du vrai monde s'insinuer dans le cocon de mon cyberallumé de fils, l'espoir demeure.

Certes, ce petit peu du vrai monde se limite à trois fondamentaux basiques. Les filles, la sensibilité aux besoins élémentaires — induisant un minimum de respect et de contact avec ceux qui y subviennent — et les *comics* à base de personnages hallucinants doués de pouvoirs plus hallucinants encore.

Chose paradoxale dans cet environnement où triomphe la dématérialisation, Bud demeure un accro viscéral du papier, du plastique et des matériaux tangibles dont sont faits les objets qu'il collectionne avec une passion gargantuesque : livres, fascicules, albums, jouets, figurines, etc. en rapport avec ses séries préférées. S'il n'y en avait qu'une ou deux, de ces séries, ce serait facile et le tour vite bouclé. Mais là, vu leur nombre et le rythme frénétique auquel sortent les produits de base ou dérivés qui s'y rattachent, l'invasion de notre espace vital domestique est en marche depuis des lustres. En somme, il y a belle lurette que le cauchemar a déjà commencé.

Pourtant, je vous l'ai déjà justifié plus tôt, il est hors de question que nous coupions délibérément ce lien qui unit encore notre enfant au monde réel. Ni, non plus, celui que représentent les filles, même si Margaret a du mal à accepter un tel défilé dans sa maison. Moi, je considère qu'à tout juste 17 ans,

² Chacun est père de ce qu'il peut. Je suis le géniteur de Bud, et Wegener celui de la théorie de la dérive des continents. (*Note de Sydney Gordon*)

en être à la dixième nénette avec laquelle on sort n'est ni une anomalie monstrueuse, ni une prépathologie à risques.

En outre, notre rejeton étant tout l'opposé d'un déshérité du Q.I., ses relations féminines sont en principe à la hauteur. Pas une pintade de ville, pas une dinde *fashionvictimisée* ne pointe son bec peinturluré à la maison. Ni un thon blanc ou rouge, je vous rassure. Bud a très bon goût, comme son père qui, du coup, en a tout le plaisir des yeux. Ma foi, c'est fort agréable. Par contre, les voisins, les amis, la famille, les collègues, et tout le toutim du qu'en dira-t-on...

Qu'il en dise ce qu'il veut, Raton, et basta !

Revenons à nos moutons, parole de Saint Panurge. Le point de départ de cette histoire, le sujet du jour, ce ne sont pas les nanas. Si Bud et moi ne rentrons qu'en soirée, c'est parce que nous allons tous les deux à la *New York Comic Con*.

Plus exactement, c'est mon fils qui y va. Je ne fais que l'y accompagner, sans passion pour le thème de la manifestation. Mais c'est une façon, pour moi, d'essayer de jeter un pont entre nos deux continents, ou de lancer les premiers grappins sur lesquels je tirerai pour tenter de rapprocher d'un poil nos terres à la dérive.

D'ailleurs, j'ai tout intérêt à me bouger les fesses car nous sommes à moins de cinq minutes de l'heure du départ que nous avons fixée ensemble, hier soir. Autrement dit, Bud l'Eclair ne va plus tarder à dévaler l'escalier du premier, et je risque de me faire sacrément secouer les puces si je ne suis pas déjà à la porte quand il sautera d'un bond les quatre dernières marches.

CHAPITRE II

A cette heure-là, un samedi matin, c'est un vrai bonheur de rallier le West Side, Manhattan et le Javits Center. Même s'il y avait foule dans le train depuis Long Island, et si nous étions serrés comme harengs en caque dans le bus *across town* qui nous a conduits à destination. De sorte que Bud, pas vraiment ravi de me traîner comme boulet pour toute la sainte journée, n'a pu éviter de rester collé à moi. Et il en a profité pour m'asséner un cours magistral sur sa série favorite, les *Strangers*, publication cultissime des *Hexagon Comics* que je ne connais personnellement ni des lèvres, ni des dents.

En bonus, j'ai eu droit à un zoom sur son personnage préféré, Homicron, dont je sais maintenant à peu près tout. A un détail près, et non des moindres : je n'ai pas bien capté s'il s'agit d'un héros ou d'une héroïne. Jugez-en sur pièces, ça n'a rien de naturel ni de limpide.

Homicron est l'un des membres du groupe des *Strangers*. Autrefois, c'était un homme, un brillant astronaute de la NASA du nom de Ted White. Un beau jour, une entité cosmique venue d'un « ailleurs » appelé Alpha s'est installée dans son corps. Ainsi est né Homicron, doté de super-pouvoirs dont la description m'entre par une oreille pour ressortir par l'autre. Car entre nous, jusque-là, ça n'est pas d'une originalité à casser trois pattes à un canard.

Le poids des mots et le choc des photos, car il y en a un, le voici brut de décoffrage. Aujourd'hui, cet Homicron, *c'est une femme* : Rita Tower, l'ex-copine de Ted White. Celui-ci est mort suite à l'invasion de la Terre par de méchants extraterrestres, les Kyrosiens. Du coup, l'envoyé d'Alpha a tout bonnement changé de crèmerie, et il est parti habiter le corps de Rita.

Le reste de l'histoire, mes agneaux, ne me le demandez pas. Autant c'est clair et lumineux pour Bud, autant c'est plus entortillé pour ma pomme que la théorie des strings.³ Tout en me rappelant, par certains points, des *comics* que j'adorais quand j'avais l'âge de Bud.

– Donc, si je croise ton Homicron, je lui dis « Bonjour M'sieur Dame ! »... ai-je reformulé en hypersynthèse du vrai cours universitaire que je viens de subir.

Cela m'a valu de mon fils, en prélude à sa réponse verbale, une grimace frappée au sceau de la commisération la plus consternée.

– T'as retenu que ça, mon pauvre P'pa ?

– Euh... C'est quasiment le seul point qui différencie tes B.D. de celles qui ont bercé ma jeunesse. C'était plus moral et moins malsain, à l'époque. Aucun risque de tomber nez à nez avec des transsexuels.

– Pas étonnant, dans tes vieux machins ringards, me smashe Bud avant d'exploser : Eh, tu as osé dire *transsexuel*... ?

– Oui, et alors ?

– C'EST FAUX ! s'indigne-t-il un ton plus haut. Tu te plantes ! Il s'agit d'un transfert métasomique *post mortem*, pas d'une castration avec reconstruction plastochirurgicale ! Quand tu auras vu Homicron de tes propres yeux, tu pigeras tout de suite.

– Parce que...

– Mais non, fais pas cette tête d'ahuri ! Je parle de la nouvelle *action figure* des *Hexagon Comics*, échelle un quart, en première vente exclusive à la Convention. Tu viseras ce canon !

D'ordinaire, ce sont toujours les canons qui m'ont visé. Certains ont même failli me dégringoler dessus, autrefois, surgissant brusquement du néant et du ciel. Les temps changent, on ne s'en plaindra pas. Mais à la mine rayonnante de mon fils, je subodore qu'il a prévu de s'acheter la pièce d'artillerie en question.

Vérification dans la foulée.

– Tu as vraiment l'intention de te payer cette poupée ?

Je raque illico pour cette formulation malheureuse.

– C'est cela. Et je vais même t'offrir le modèle gonflable, P'pa. Comme ça, on sera deux à s'amuser avec Rita...

Dans la foule de plus en plus dense qui nous environne, des têtes se retournent. Des regards s'écarquillent, des bouches grimacent. Hilare, Bud presse le pas, et je m'accroche à ses basques telle

³ En français, la théorie des *cordes*, œuf corse !

une tique après un clébard. Ce n'est pas le moment de me faire larguer. Nous voici en effet à l'entrée du Javits Center, une fantastique et colossale architecture futuriste de verre et de métal déjà fort imposante quand il ne s'y passe rien.

Là, aujourd'hui, la sensation d'écrasement se double de l'impression oppressante de pénétrer dans une fourmilière en ébullition. Aux couleurs près, car les lieux sont le théâtre d'une débauche chromatique digne d'un peintre frappé de démence. C'en est même agressif, violent, car le monde des *comics* ne fait guère dans le pastel délavé.

Le bruit ambiant est celui d'une ruche en effervescence. Interpellations brillantes, conversations enfiévrées, enchaînements d'annonces parlées, la plupart si nasillardes qu'elles sont à peine intelligibles, éclats de musiques syncopées se mêlent en une cacophonie à la limite de l'auditivement tolérable. En prime, une queue interminable nous attend avant que nous ne soyons admis à franchir le seuil proprement dit de la manifestation, un immense portique bleu vif et rouge pompier sur lequel s'affiche en grand *New York Comic Con*.

J'ai tout mon temps, donc j'en profite pour étudier à loisir le bon peuple qui nous entoure, parmi lequel se distinguent nombre de fans suffisamment fondus pour arborer le costume de leur personnage favori.

Le Carnaval de Rio, à côté de ça, c'est de la roupie de sansonnet...

Rappelez-vous certaines illustrations de couverture de vieux *pulps* de S.F. ou de magazines spécialisés des années 50 ou 60, représentant des gares spatiales en plein vide interstellaire ou des marchés situés sur de lointaines planètes, où se croisent et commercent des hordes d'extraterrestres tous plus *aliens* les uns que les autres. Et vous aurez une idée approximative du caravansérail de folie au milieu duquel me voici immergé.

Le seul détail qui cloche, ce sont les voix. Et le langage, unique. Personne ne caquète, ne glapit, ne cacaille, ne bourdonne, ne claque des mandibules, ne gronde, ne zézaie, ne gratte ni ne glougloute, le tout dans un feu d'artifice d'idiomes disparates à ruiner les fondations mêmes de la Tour de Babel. Non, la totalité de ce beau monde cause comme vous et moi, sans user du moindre traducteur automatique. Sur ce plan-là, le rassemblement sonne faux, manque sérieusement d'exotisme, et ça me déçoit.

La critique est aisée, mais l'art est difficile. Je sais, on ne se refait pas.

Les vraies choses sérieuses commencent sitôt après l'entrée de la Convention. Il me faut décider d'une stratégie en béton pour ne pas perdre mon fils, aussi à l'aise dans cette foire aux illusions qu'un anchois dans un banc de sardines. Par bonheur, il consent à ce que nous passions cinq minutes à consulter le plan de ce méga-salon et tombions d'accord sur divers points *inratables* de rendez-vous.

Vous vous en doutiez, Bud n'a guère envie de me traîner toute la sainte journée dans son sillage. Et, ma foi, je ne m'enchanterais pas davantage de devoir le scotcher, tel le rémora moyen, pour toutes les étapes de ce qui serait pour moi un chemin de croix digne de cinquante calvaires. Car mon rejeton a un programme tout tracé, mais qui tient en quatre mots annonciateurs du pire :

– Je veux *tout* voir !

Va falloir qu'il se déguise en missile de croisière ou en *Rocketeer*, vu l'ampleur cosmique de la *Comic Con* ! Mais il en est capable, je lui fais confiance.

Moi, en errant au petit bonheur dans les divers halls et allées de la manifestation, peut-être trouverai-je chez des marchands d'occasions quelques points d'ancrage — pas trop onéreux — à mes souvenirs de lectures adolescentes. Afin de dénicher un éventuel sujet susceptible de m'inspirer pour pondre un article de compte-rendu sur l'événement, je pense me focaliser sur certains stands d'éditeurs dont les noms m'évoquent encore quelque chose de positif : *Marvel*, *DC Comics*, par exemple. J'irai aussi regarder de près plusieurs dessinateurs dont le style ne s'écarte pas trop de ce que j'aimais autrefois. La chasse aux autographes, en revanche, hors de question. Bud tente bien de m'en déléguer une partie, mais je lui oppose un *niet* catégorique. Je ne suis pas assez mouton ni maso pour m'enfiler des queues répétées pendant plusieurs heures...

Pas la peine, non plus, que je me fatigue à feindre de l'intérêt pour les jeux, les DVD, les *collectors* en tous genres, les articles promotionnels, et encore moins pour les « poupées ». Je me taperai assez la honte de rentrer à la maison avec mon fils de 17 ans qui s'en trimballe une sous le bras — à l'effigie d'une femme qui n'en est plus tout à fait une, c'est le comble !

Les tables rondes ou conférences, à part pour coincer la bulle et roupiller un moment si nécessaire, je pourrai m'en abstenir. Quant à faire des pieds et des mains pour interviewer des célébrités de séries télévisées, car il y en a d'annoncées, n'y rêvez pas, les amis. Même pour tout l'or du monde, je n'approcherai quiconque hante régulièrement la sinistre boîte magique. Appelez ça une allergie carabinée, peu me chaut.

Par contre, un ou deux films d'animation, je ne dis pas non.

Et puis basta, on verra bien...

Bud et moi, on se retrouvera pour casser la croûte vers midi, ce qui, tout compte fait, n'est que dans une petite heure. Ensuite, re-quartier libre jusque vers 5 heures et le rendez-vous final chez les *Hexagon Comics*. Soit dit en passant, c'est par eux que mon fils s'en va attaquer bille en tête, histoire de ne pas louper l'acquisition de sa nouvelle Homicron échelle un quart en délestant direct sa bourse d'environ cent dollars.

Je garderai longtemps en mémoire sa bobine illuminée, lorsqu'il me plante là pour filer vers le stand où l'attend sa belle « envoyée d'Alpha ». Style le même d'à peine huit ans qui, dès l'aube du 25 décembre, se précipite à la course vers le sapin de Noël et ses mirifiques promesses.

Parlant de promesses plus terre à terre, j'espère que Bud tiendra les siennes quant au *timing* convenu pour la journée...

Eh bien, il a assuré ! Sur ce point, ce petit est le digne fils de son père. Il a même fait en sorte qu'on se croise à plusieurs reprises, au cours de son *comics*-marathon, histoire de me rassurer en me prouvant qu'il ne s'était pas dilué dans le néant pour le seul plaisir de me casser les noix.

Tout n'est donc pas pourri chez cet enfant, me dis-je avec un poil de satisfaction.

Présentement, il est un peu plus de 17 heures et nous sommes tous les deux sur le stand d'*Hexagon Comics*, voisin de celui des *Wanga Comics* où je viens de passer une bonne demi-heure à discuter avec le dessinateur Anthony Dugenest.

Un Français, vous ne l'auriez pas deviné. Super sympa, formidablement doué, pas du tout la grosse tête malgré son talent et ses succès. Un génie *et* un humain, séparons bien les deux mots, ce qui est rarissime. Et il connaît très bien Jean-Marc Lofficier, ça vous étonne, mais ça ne s'invente pas.

Je sais maintenant à peu près tout sur la résurrection récente des *Strangers*, un projet fort louable auquel je n'adhère pas totalement pour autant. Je dois cependant avouer être revenu en partie sur mes premières impressions.

De son côté, Bud est plongé dans un débat fiévreux avec un gars et une fille que je n'identifie pas, auxquels il donne un cours magistral sur les productions dont il est fanatique invertébré. J'attends avec patience, feuilletant l'un des trois albums de rééditions d'épisodes mythiques du *Flash Gordon* version Dan Barry, partie du cadeau que je me suis offert un peu plus tôt cet après-midi.

Mes agneaux, j'ai la tête comme une lessiveuse... Je serais bien incapable de vous faire la liste de tout ce que j'ai vu sur ce salon, mais je puis vous certifier qu'en fin de compte, je ne regrette pas ma journée. Ne serait-ce que pour ma visite aux *DC Comics* où j'ai retrouvé avec émotion des V.O. de ces *Metal Men*, *Kamandi* et *Legion of Super-Heroes* que je lisais il y a bien des années. Je me suis d'ailleurs payé un volume de *Legion*, c'est l'autre partie de mon auto-cadeau.

Mon fils a zieuté mes acquisitions avec un air désolé.

– Décidément, P'pa, tu ne cesseras jamais d'être un ringard... T'aurais pas pu choisir l'un des derniers *Futura* ou *Jaleb*, au lieu de tes antiquités ?

Inutile de répondre... Si j'avais dû craquer, je l'aurais fait pour *Elektra*, d'autant qu'elle était présente en chair et en os — surtout en chair — sur le stand des *Marvel Comics* et que je me la suis badée un bon moment, style carpe au bord de l'asphyxie. J'ai même été obligé de poser tout contre elle pour les photos prises par un type qui m'a reconnu, qui m'a dit être mon admirateur le plus incondtionnel car j'incarne à ses yeux le journaliste modèle, et qui m'a juré ses grands dieux que ces images pieuses resteraient du domaine strictement privé.

Je vous le confesse, j'ignorerai toute ma vie qui était la gamine costumée en *Elektra*, mais sa proximité immédiate m'a... *élektisé*. J'ai renoncé à prendre sa carte pour une seule et unique raison, au nom d'un puritanisme qui vous fera exploser de rire. Car il m'aurait fallu glisser la main entre ses seins. Si j'avais fait ça, je n'aurais pas répondu de la suite... Pas un mot à mon fils ni à Margaret, je compte sur vous.

En souvenir, j'ai eu envie de m'acheter un album consacré à cette troublante héroïne. Le prix m'en a dissuadé.

Faux cul !

D'accord, je me livre. J'ai bloqué sur l'érotisme aveuglant de certaines illustrations. De quoi assimiler un quadragénaire détenteur de cette B.D. à un pervers pépère dont les fantasmes frustrés s'assouvissent sur de jeunes tendrons dans des mondes virtuels. En ramenant ça à la maison, j'aurais eu l'impression d'y introduire en contrebande un magazine pornographique...

Je m'ébroue et enfouis dans les tréfonds de ma mémoire les souvenirs de cette séance photo. Puis je me rapproche de mon fils et lui tapote doucement l'épaule.

– C'est bon, j'ai presque fini, me lance-t-il d'un ton agacé. J'arrive...

Encore quelques mots avec le gars, dont un laconique « C'est mon père, faut qu'on rentre... », un smack sur les lèvres de la fille, puis Bud ramasse toute une cargaison de sacs plastique aussi riches en couleurs qu'en contenu et s'apprête à me rejoindre.

– Toutou au pied, maître pouvoir attraper laisse pour reconduire Toutou à sa niche ! m'envoie-t-il dans les dents, histoire de bien me faire honte devant tout le monde en me dépeignant comme le tyran familial absolu.

Traduction : « Je demande qu'à vivre ma vie et à rentrer à la maison tout seul comme un grand, après un bout de route avec mes potes, mais je peux toujours me l'arrondir... »

Je suis à deux doigts de lâcher une concession, vu que la distance entre nos plaques tectoniques respectives s'est aujourd'hui réduite de quelques millimètres, quand surgissent les ombres.

Entre mon fils et moi, deux types en costard noir comme la nuit et comme leur cravate, lunettes *ad hoc*, chemise d'un blanc de neige. De longues figures pâles, figées, aussi expressives que des masques de cire, que couronnent des chevelures de jais, ondulées comme le plumage des perruches homonymes, et brillant de reflets bleutés. Plus furtifs que des chats, ces corbeaux, car on ne les a pas entendus arriver.

– Mr. Sydney Gordon, du *New Sun* ?

Le ton glacial et détaché est davantage à l'affirmation qu'au doute cartésien.

A tout hasard, je me retourne. Mais non, mon double ne se planque pas derrière mon dos. C'est donc bien après moi qu'ils en ont.

– Pour vous servir, Messieurs. Que puis-je pour vous ?

Le visage impassible, vierge de toute émotion, l'un des deux *men in black* me présente une carte. Avant d'en assimiler le contenu, je remarque du coin de l'œil la gestuelle très mécanique et la raideur du bonhomme.

Ce doit être un grand invalide de guerre semi-robocopisé, me dis-je. *Il ne manque que le chuintement des articulations...*

Les trois lettres me sautent aux yeux.

F.B.I.

Le *Federal Bureau of Investigations*, pour les non initiés. Rien que ça...

– Vous allez nous suivre, Mr. Gordon. Notre chef veut avoir avec vous un bref entretien sur l'activité de votre journal.

– Mais nous sommes samedi, Messieurs. Cela n'attendra-t-il pas lundi matin ?

– C'est le moment ou jamais, Mr. Gordon, m'assène M.I.B n°1 tandis que son acolyte écarte légèrement un pan de sa veste et me laisse entrevoir un atout décisif pour me persuader d'obéir. Pour que cesse le mal, il faut le traiter à la racine.

Illumination.

Quelqu'un, dans les hautes sphères, a eu vent de la série d'articles que nous préparons sur le scandale des banquiers anthropophages de Wall Street, et il a mobilisé le *Federal Bureau* pour étouffer l'affaire dans l'œuf...

– Vas-y, P'pa, résiste pas, s'immisce Bud avec un léger tremblement dans la voix. Sinon, ils vont nous *flashouiller* puis nous fourguer de faux souvenirs... Moi, je me tire.

– Pas question, petit !

Sans lui laisser le temps de riposter, j'interroge M.I.B. n°1.

– Vous accepterez que mon fils m'accompagne, n'est-ce pas ? Merci !

Aussi piégé que moi quand Margaret m'adresse une requête formulée de cette façon non refusable, mon interlocuteur consulte du regard son acolyte puis se casse presque en deux, à l'asiatique, et me signifie que c'est d'accord.

– Allons-y maintenant, le temps presse, nous intime-t-il sèchement.

Un *man in black* devant nous, l'autre derrière, nous voilà partis.

Drôle de manière de quitter une manifestation publique, si l'on espère passer inaperçus...

Au moment de franchir le portillon automatique de sortie, je feins de me mélanger les pinceaux et j'échappe délibérément, sur les pieds de mon fils, le sac contenant mes albums.

– Tu peux pas te tenir, non ? bougonne-t-il.

Une mimique de ma part, et il a pigé la combine. Il se penche en même temps que moi pour ramasser mes achats, et je lui souffle tout bas :

– Dès qu'on est au parfum et qu'on a l'occase *ad hoc*, tu rallies l'ancien monde et tu fais la sirène. D'ici là, *wait and see*. *QX, Lensman* ?

Certes, mon Fulgur de fils n'est point ravi que je l'aie embarqué dans ma galère et privé de quelques heures de vraie liberté. Mais il a capté 5 sur 5 et je peux compter sur sa discrétion de tombeau hindou car, pour lire par-delà la gueule qu'il va afficher jusqu'à nouvel ordre, faudrait avoir une vision d'acuité au moins XXX.

Nous sortons du Javits Center et nous dirigeons vers une longue voiture, évidemment noire, garée à quelques encablures de là.

L'un des deux *men in black* prend place au volant après avoir fait monter Bud derrière lui. L'autre s'installe en passager avant dès qu'il a refermé ma portière. Je suis donc à l'arrière, à droite, avec vue en diagonale sur le chauffeur. Au cas où, ça peut servir.

Toutes les serrures se verrouillent automatiquement. Puis la voiture démarre en douceur, dans un ronronnement bien huilé.